

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Drôleries artistiques... Pierre Bataille.
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres X.
La Ballade des vingt ans amoureux F. Dellevaux.
Lettre parisienne Arsène Alexandre
Noël triste..... Georges Rocher.
Libre chronique Franc-Sillon.
La Dernière farce de Vagnol..... Eugène Drevetou.
Nos Analyses : *La Reine de Saba* X.
Bibliographie.
Le Cinématographe. — Cirque Rancy. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. — Eldorado. — Guignol du Gymnase. — Ménagerie Dickmaann-Pezon.
Revue financière.

CAUSERIE

DROLERIES ARTISTIQUES

Aveugles ceux qui ne s'en aperçoivent pas : l'Art — le grand Art ! — se fait de plus en plus mesquin et terre-à-terre.

Abandonnant les hauteurs où il planait majestueusement, nous le voyons aujourd'hui se prêter — avec une regrettable complaisance — à des compromissions imprudentes, à des niaiseries ridicules.

N'est-il pas à craindre qu'à force de descendre il arrive — en fin de compte — à tomber si bas que son relèvement devienne presque impossible.

Au point de vue purement artistique, nous sommes en train de « tailler de la besogne » aux générations futures.

Et quelle besogne ! Ce qu'elles auront à faire pour remettre en bonne place toutes les choses que nous avons mises à l'envers, cela me donne la chair de poule rien que d'y penser.

La Science n'est pas seule à chercher la petite bête : on la cherche partout et en tout.

Les poètes décadents n'ont pas d'autre occupation.

La Peinture a suivi le mouvement: Sous le fallacieux prétexte d'éviter « le rococo » d'échapper au « déjà vu » elle est allée à la découverte.

De ses explorations dans le domaine de l'Art nouveau, elle n'a rapporté jusqu'à présent que des paysages incompréhensibles et bizarres, des silhouettes d'hommes enténébrés, des visions de femmes d'une anatomie repoussante.

Comme butin, c'est assez maigre !

J'ai encore devant les yeux certaine toile entrevue dans un *Salon d'Independants*. Le peintre avait voulu représenter une jeune femme dans une position intéressante : l'impression unique qui se dégageait de son tableau était celle d'une ficelle nouée par le milieu.

C'était laid, écoeurant et cependant cela n'empêchait pas le clan des impressionnistes pamés, de s'écrier en chœur : — Est-ce assez nature ?

Je me croyais le jouet d'un cauchemar et l'envie me venait de me faire pincer par un de ces thuriféraires forcenés pour être bien sûr que j'étais éveillé.

J'ai parlé tout à l'heure de compromissions, je n'en connais guère de plus étranges que celle à laquelle vient d'accéder un peintre dont l'Allemagne a pourtant le droit de s'énorgueillir.

L'Etat bavarois a fait dernièrement l'acquisition d'une toile de M. de Uhde, l'*Ascension* qui avait figuré avec honneur à l'Exposition internationale de Munich.

M. de Uhde étant né en Bavière, il était tout naturel que son pays natal fut désireux de voir une de ses œuvres figurer dans les salles de la Pinacothèque.

L'*Ascension* avait été achetée au prix de 32,500 fr. et M. de Uhde comptait palper bientôt la somme convenue lorsqu'il fut avisé que le Ministre des Cultes élevait

des objections contre l'achat de l'œuvre et son entrée au musée.

L'artiste se rendit auprès du ministre.

— Je trouve — lui dit, en substance, ce haut fonctionnaire — que vous avez donné au Christ la figure du premier venu, au lieu d'avoir une ressemblance à lui, il a celle de tout le monde, la tête est dépourvue de majesté, ce n'est pas celle d'un Dieu, retouchez-moi ça ou gardez votre tableau...

Un peintre de la valeur de M. Uhde n'avait qu'à obéir à cette dernière injonction, la seule compatible avec sa dignité d'artiste : reprendre son tableau.

Il ne le reprit pas et accepta de le retoucher, non pas en toute liberté, comme il le jugerait convenable, mais sous la surveillance d'une « Commission compétente » chargée de lui indiquer le caractère et la portée des changements à faire.

A quel signe peut bien se reconnaître la compétence d'une commission investie d'un pareil mandat ?

La réunion d'une douzaine de bons hommes chargés de décider quelle tête il convient de donner au Christ ne rappelle-t-elle pas ce fameux cénacle de sénateurs édentés que Vitellius obligeait à se prononcer sur l'excellence d'un plat nouveau ?

Les membres de la Commission — il faut leur rendre cette justice — reconnurent vite leur incompétence et décidèrent d'ouvrir un concours de *Têtes de Christ*, concours dont le programme après avoir déploré que la figure de Jésus fut représentée tantôt selon la convention la plus fade, tantôt selon la réalité la plus vulgaire, émettait le vœu « qu'un type nouveau fût enfin trouvé. »

Je ne sais si je m'abuse, mais l'exposé d'un pareil programme me paraît atteindre aux dernières limites de la cocasserie.

Eh quoi, prétendre donner du Christ un portrait officiel comme on le fait pour l'Empereur Guillaume et le Président Félix

Faure ; décider — en dernier ressort — s'il sera blond ou brun ; s'il portera les cheveux longs ou coupés en brosse, si son visage sera ovale ou rond, si ses yeux auront telle expression à l'exclusion de telle autre, en un mot offrir un Fils de l'homme — toujours le même — en possession d'un air de famille, mieux encore : d'une ressemblance garantie, n'est-ce pas du dernier comique et le plus simple ne serait-il pas de s'adresser tout de suite au premier photographe venu ?

Tous les Jésus à venir coulés dans un moule identique, avec l'ordre formel de s'en tenir au modèle ; quelle visée d'Art et comment fera-t-on accorder cette prétention saugrenue avec l'Inspiration de l'artiste ?

Le *Concours de Têtes de Christ* a eu lieu ; nombre de peintres et des plus célèbres qui soient en Allemagne ont répondu à cet appel : L'Exposition de leurs envois vient d'être inaugurée à Cologne : elle paraît avoir désappointé les critiques d'Outre-Rhin.

« M. de Uhde — nous apprend le chroniqueur artistique du *Journal des Débats* — montre le Christ parlant à la foule ; on s'accorde à reconnaître que la figure a un mouvement puissant, mais rien n'avertit le spectateur que ce n'est pas là un conférencier, un professeur de littérature ou un agitateur révolutionnaire. M. Arthur Kampf a peint un personnage d'âge mûr, remarquablement laid que l'on prend aussitôt pour un ouvrier malade ou un juif galérien, et dont le geste et la physionomie révèlent une mauvaise humeur farouche. L'idée que M. Gabriel Max se fait du Dieu mort sur la croix est celle d'un prince des contes de fée ou d'un ténor, avec une petite barbe blonde, coquettement frisée, un visage aimable et insignifiant. Le Rédempteur de M. Marr à l'air d'un poète lyrique. Celui de M. Brütt est trop suave et sans caractère. M. Thoma, dont le Christ tient une fleur à la main, s'est contenté d'affiner un peu le type habituel des imageries populaires... Bref, aucun des concurrents n'a réussi. »

Allons — je le vois bien — il va falloir en revenir encore à ces Maîtres du temps passé que les rapins de l'Ecole moderne traitent si lestement de « pompiers » sans chercher à rivaliser avec eux.

Chacun de ces Maîtres-là, Michel-Ange, Raphaël, Carrache, Rubens, Léonard de Vinci, etc., s'était fait du Christ un idéal bien à lui, un idéal qui n'était jamais celui du voisin et donnait cependant à la foule la sensation du Beau et du Vrai.

Le propre de l'Art, n'est-il pas de créer ?

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Nos anciens artistes.

M. Cossira, tenu éloigné de la scène par une indisposition, va créer au théâtre de la Monnaie, le *Messidor* de MM. Zola et Bruneau ; il aura comme partenaire dans cet ouvrage, Mme Bossy, la créatrice à Lyon de *Samsou et Dalila*.

Mlle Litvinne qui chanta les falcons au Grand-Théâtre au début de la saison dernière est engagée à Varsovie avec les frères de Reszke.

Enfin, notre compatriote, M. Bonnard, vient de reprendre avec un vif succès le rôle de David dans les *Maîtres Chanteurs* au théâtre de la Monnaie.

A propos de la représentation à la Monnaie des *Maîtres Chanteurs*, M. Bruneau en ce moment à Bruxelles n'a pas manqué de la comparer à celle de l'Opéra :

« Il est une chose impossible à obtenir, à Paris que j'ai éprouvée la plus vive et la plus entière satisfaction à trouver à la Monnaie, c'est la plus grande justesse du cadre, la précision de la « mise au point » de pareille œuvre. Et ceci, — car c'est à ce seul point de vue que je vous en parle, — dépend du cadre et rien que du cadre. »

« La salle de l'Opéra est trop énorme, trop vaste, pour qu'on y puisse obtenir la perfectibilité des détails de la symphonie orchestrale en même temps que ceux de la comédie lyrique qui se déroule sur la scène. C'est, là-bas un duel constant entre les chanteurs et les artistes de l'orchestre, ce dernier trop souvent tuant les autres, engloutissant leurs efforts, couvrant leur voix. Or, l'orchestre est « un homme sans voix » et il est indispensable qu'il permette d'entendre ceux qui en ont et de percevoir le drame ou la comédie qu'ils jouent ou chantent devant nous. »

La presse anglaise, assez souvent, aime à déclarer que l'Angleterre a un théâtre national et qu'elle n'est plus tributaire de la France, il n'est pas inutile de constater qu'en ce moment, sur les quinze théâtres du West End, sept donnent des pièces françaises. En voici la liste : A Her Majesty's, *Roger la Honte* ; au Vaudeville, le *Truc de Séraphin* ; au Princess's, les *Deux Gosses* ; au Prince of Wales's, la *Poupée* ; au Shaftesbury, la *Petite Mariée* ; au Garrick, la *Périchole* ; au Savoy, la *Grande Duchesse*.

Les chefs d'orchestre de nos scènes lyriques vont être à la fête.

Jusqu'à présent, au lendemain d'une première représentation, le compositeur adressait au chef d'orchestre une lettre de remerciements et de félicitations. M. Massenet, après *Sapho* s'est conformé à la règle.

Mais, à cette manifestation habituelle, s'est jointe une manifestation originale, Mlle Calvé a voulu, elle aussi, féliciter publiquement. M. Daubé le chef d'orchestre de l'Opéra-comique ; elle l'a fait par les lignes suivantes :

Mon cher maître,

« Je n'ai pas osé venir vous embrasser en scène en même temps que je vous faisais

un petit signe de la main ! Pourtant, je le désirais de tout mon cœur, et ce n'eût été que le faible témoignage de la reconnaissance que je dois à vous et aux admirables artistes qui vous entourent. »

« Soyez mon interprète près d'eux, je vous en prie, et croyez-moi votre sincèrement affectonnée »

Emma CALVÉ.

C'est la première fois que chanteur ou chanteuse donne un tel témoignage de satisfaction au chef et aux musiciens de l'orchestre. L'auteur seul semblait avoir qualité pour cela.

Mme Calvé fera t-elle école ?

En regard de cet excès de politesses, on fait remarquer que ni Mme Cosima Wagner, ni M. Siegfried Wagner n'ont senti le besoin de reconnaître par une parole d'éloge les mérites de l'exécution pourtant estimable, des *Maîtres Chanteurs* à notre Académie nationale de musique.

A Wahnfried on encaisse, on ne dit pas merci.

Le dramaturge italien, M. D'Anminzio a — paraît-il — l'intention de ressusciter le théâtre antique à Rome.

On annonce que M. Camille Saint-Saëns a pris l'initiative d'une entreprise semblable pour le mois de juillet prochain, sur un théâtre qui serait construit spécialement dans les arènes de Béziers. Comme il n'y aura pas, cette année, de fête dramatique officielle à Orange, il se pourrait que Mme Sarah Bernhardt d'accord avec la municipalité, vint jouer une tragédie, *Médée*, qu'écrivit actuellement Catulle Mendès. Enfin, dernier projet, la disposition exacte du théâtre de Rome, à l'époque de la décadence, nous serait rendue par M. de Max qui se propose de monter un *Héliogabale* en cinq actes et en vers, de M. Auguste Villeroy.

Qu'advient-il de toutes ces promesses ?

Pour le premier spectacle donné par Mme Eléonore Duse à Naples, les dames s'étaient donné le mot d'arriver au théâtre... sans chapeaux.

Voulez-vous savoir à qui est dû ce revirement ? Tout simplement au talent persuasif d'une écrivain connue, Mme Mathilde Serao, directrice du journal *Mattino*.

Ce que femme veut...

L. M.

NOUS THEATRES

GRAND-THÉÂTRE

Très brillante reprise du *Prophète*, qui n'avait pas été représenté à Lyon depuis plusieurs années.

C'est devant une salle absolument comble, que l'œuvre de Meyerbeer, l'une des plus intéressantes assurément du Maître, a été remarquablement interprétée par Mme Dhasty qui a traduit d'une voix puissante et profonde secondée par une

merveilleuse entente des effets dramatiques le rôle de *Fidès* et par M. Casset qui a montré dans *Jean de Leyde* de belles qualités musicales.

M. Casset, élève et lauréat de notre Conservatoire, a souvent chanté ce rôle avec succès au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, dont il a été pensionnaire.

Ces deux artistes ont été, à différentes reprises, chaleureusement applaudis.

Des ovations ont été faites à Mme Dhasty après les couplets du 4^e acte : « Donnez pour une pauvre âme » de même qu'après l'émouvante scène de la reconnaissance et celle du caveau.

Mlle de Méryanne dans le rôle ingrat de Bertha ; M. Joël Fabre, dans celui d'Oberthal, MM. Maas, Hyacinthe et Stielermans sous les traits des trois anabaptistes, ont été très appréciés.

Ajoutons que les chœurs et l'orchestre ont bien marché.

Les danses occupent une place importante dans le *Prophète*. Mieux discipliné que précédemment, le corps de ballet a évolué avec ensemble, la Munstérienne, dansée par Mlle Damiani et M. Soyer de Tondeur, et le ballet des Patineurs avec ses chutes simulées — et celles qui ne le sont pas — ont obtenu leur succès traditionnelle!

La série heureuse des reprises données par la direction Vizontini s'est continuée par la *Reine de Saba* représentée jeudi soir avec un véritable luxe de mise en scène et des décors nouveaux brossés par M. Le Goff.

Nous aurons à revenir sur la belle interprétation qui a été faite de l'opéra de Gounod, dont nous donnons plus loin l'analyse, mais nous tenons, dès maintenant, à adresser toutes nos félicitations aux artistes qui en étaient chargés : Mmes Fiérens, de Craonne, MM. Bucognani, Maas, Delmas, Stielermans et d'Assy.

La *Reine de Saba*, représentée pour la première fois à Paris le 28 février 1862, n'avait jamais été représentée à Lyon.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La dernière des *Deux Gosses* est annoncée pour le dimanche 12 décembre, *Madame Sans-gêne* devant reprendre dès le lundi 13, possession de la scène des Célestins

Depuis le 27 octobre 1893, jour où elle fut représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, la pièce de Victorien Sardou a été jouée dans presque toutes les villes de France et de l'étranger sans que son succès se soit un seul instant ralenti.

Ce succès est dû à une succession de

tableaux pittoresques servant de cadres à l'histoire anecdotique du Consulat et de l'Empire ; il est dû aussi à la mise en scène mouvementée et à la décoration luxueuse que l'œuvre comporte.

La Direction des Célestins en reprenant *Madame Sans-gêne* s'est assuré le concours des deux principaux artistes qui en avaient déjà fait la réussite à Lyon, il y a deux ans.

Le rôle de la maréchale Lefèvre sera confié à Mme Delphine Renot et celui de Napoléon à M. Edgard Martin.

X.

LA BALLADE DORÉE

DES VINGT ANS AMOUREUX

Au bon Maître François COPPÉE.

*Vous les Josettes ! les Lisettes !
Les Mimis Pinsons ! les Martons !
Vous que les Messieurs à rosettes,
Dans la rue hostile aux piétons,
Suivent avec les marmitons !
Vous, qui suivez, dans les gazettes,
D'interminables feuilletons,
Comme vous nous grisez, grisettes !*

*L'Avril, voilà ce que vous êtes !
Nos luths ? ce sont les mirlitons.
La Muse ? c'est vous, ô Musettes !
Amants-poètes, nous chantons
Vos tétos et leurs frais boutons.
Les fossettes dont vos risettes
Capitonnent vos purs mentons....
Comme vous nous grisez, grisettes !*

*Vous, les Eisettes, les Josettes !
Aux bois, vos propos à bâtons
Rompus se font tendres causettes
Où l'amour se cherche à tâtons,
Aux bois, où Juin pend ses châtons,
Où Septembre offre ses noisettes,
Aux bois, où nous nous ébattons,
Comme vous nous grisez, grisettes !*

ENVOI

*Au jeu d'amour où nous jetons
Nos cœurs — qui vous sont amusettes, —
Où vos vingt ans sont les jetons,
Comme vous nous grisez, grisettes !*

François DELELVAUX.

LETTRE PARISIENNE

Il y a des gens qui prennent bien mal leur moment.

On a souvent remarqué qu'au moment où ont lieu des affaires retentissantes comme cette affaire Dreyfus, il y a des célébrités qui disparaissent de la scène de ce monde, comme si leur intention était de s'en aller discrètement, à l'anglaise, comme on dit et sans devenir un sujet de conversation pour les oisifs.

Ces défunts, car c'est de morts et non de voyageurs qu'il s'agit auraient en d'autres temps, fourni matière à de longues chroniques toutes bourrées d'anecdotes. On leur accorde à peine quelques lignes. Dire que M. Bardoux, par exemple, et le célèbre pro-

fesseur Tarnier, l'accoucheur éminent, sont partis sans obtenir plus de place dans les journaux que de très courantes personnalités ! Voilà qui indique bien que si on veut avoir une belle nécrologie, il faut bien choisir son moment pour mourir. Mais il n'y a pas que les morts qui manquent de ce sens particulier qu'on pourrait appeler le sens de l'actualité. Il y a aussi les virtuoses de toutes sortes, notamment les virtuoses de l'assassinat, tout comme les virtuoses de l'art.

Voyez : comme virtuoses de l'art, les braves musiciens du régiment Preobiazenski n'ont certainement pas obtenu tout le succès qu'ils méritaient et que dans tout autre temps ils auraient remporté chez nous ? Pourquoi ? Ils arrivaient au beau moment (si on peut appeler cela un beau moment) de nos tonitruants scandales.

Comme virtuose de l'assassinat celui qui vient en s'inspirant des traditions des héros qui s'appelèrent Pranzini et Prado de tuer chez elle une fille galante, a bien mal choisi son heure. En d'autres circonstances on se serait peut-être passionné pour cet assassinat qui paraît pas mal mystérieux. Toutefois, il se pourrait que cet assassin fut enchanté de ne pas être l'objet de toutes les conversations et le but de toutes les attentions, y compris celle de la police. La police elle-même, si elle ne met pas immédiatement la main dessus, sera moins critiquée. Et l'affaire sera peut-être classée avant qu'on ait fini de parler de l'affaire Dreyfus.

On pourrait conclure de tout ceci que si de pareils moments sont mauvais pour attirer l'attention ils sont excellents pour faire de méchants coups.

Il est pourtant bien curieux ce crime de la rue Pierre-le-Grand et il serait dommage de le laisser partir ainsi sans l'examiner un petit peu. D'abord la victime elle-même n'est pas absolument banale. C'est une de ces déclassées comme on en trouve dans le monde de la galanterie parisienne, ayant eu une éducation soignée (elle était, je crois, pourvue de différents brevets) et possédant les relations les plus distinguées. C'était le type de la femme « qui ne voit que des gens bien ». Des ingénieurs, de beaux vieillards décorés, des notables commerçants dont elle faisait le bonheur avec autant de discrétion que de célérité suivant la formule reprise.

Quel est donc l'homme qui a pu la mettre à mort ? Le problème n'est pas commode à résoudre, étant donné que cet assassin semble avoir eu la discrétion de ne laisser aucun indice de sa personnalité. Il n'a pas comme Geomay laissé une lettre adressée à son nom, ni comme tels ou tels autres un chapeau, une ceinture, un bouton de manchette. Cependant si j'étais chef de la sûreté, fonctions d'ailleurs que je me crois fort peu apte à remplir, il me semble que le coup lui-même pourrait commencer à mettre mes limiers sur la piste.

Car enfin ce n'est pas une façon de procéder qui est à la portée de tout le monde que

TERRES CUITES D'ART

Polychromes inaltérables, œuvres inédites et signées

E. HAILLOT, éditeur, 32, boulevard Saint-Marcel, PARIS

PRIX DE GROS

Envoi franco sur demande de l'Album en communication

Phonographes et Graphophones

SPECIALITÉ DE CYLINDRES ARTISTIQUES
Nouveau Phonographe " LE COLIBRI " — Prix : 60 fr.

Lucien VIVES

PARIS — 54, Rue des Abbesses — PARIS

Notre répertoire, exécuté sous la direction de sommités artistiques et avec le concours des meilleurs artistes, comprend toutes les œuvres éditées en France.

Envoi du Catalogue sur demande

TOUS MAGNÉTISEURS !

Le Magnétisme et ses secrets sont dévoilés dans cet intéressant volume.

TOUT LE MONDE PEUT ENDORMIR
fasciner, hypnotiser, faire chanter, rire, pleurer, mettre en catalepsie partielle ou totale. C'est le Magnétisme mis à la portée de tous. Tout le monde est magnétiseur. Prix : 2 fr. 50. — Adresser timbres ou mandat à M. le Directeur du COMPTOIR DES VENTES, Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

Avis aux Domestiques

Pour bien se placer à Paris en service bourgeois, sans rien payer d'avance, écrire à

MADAME SOMMER

61, Boulevard Saint-Germain, PARIS

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1854

DEMANDER LE CATALOGUE

20, 125, 200 et 300 francs

18, Rue Thibaud — PARIS

que la voix humaine

Parlant aussi haut et aussi distinctement

Nouveau Phonographe Lioret

LES DERNIÈRES CRÉATIONS PARISIENNES

Journal de Modes mensuel à grand format
donnant plus de 50 modèles nouveaux par mois,
offre à tout abonné d'un an, à titre de

PRIME GRATUITE

ABSOLUMENT



Une magnifique Montre de Genève
à remonter en acier bruni (3 grammes à choisir)
LA MONTRE EST EXPÉDIÉE FRANCO DANS UN JOLI
ECRIN contre un mandat-poste de 24 fr. adressé
à M. le Dr des Dernières Créations Parisiennes,
65, r. Montmartre, Paris. PRIX DU NUMÉRO : 2 fr. 50
Les Abonnés Prime seront reçus du 15 Décembre, 1897
au 15 Janvier 1898. — Le 1^{er} N^o paraîtra le 15 décembre.
Envoi franco PAR RETOUR de notre PROSPECTUS.

celle d'asséner ainsi un formidable coup de poing sur la nuque et juste à l'endroit voulu pour que la mort soit foudroyante. Il doit y avoir des professions où ce coup-là se connaît, ou tout au moins on peut arriver à l'entraînement nécessaire. Certains policiers sont des plus habiles à deviner, en présence d'une personne assassinée, qui a pu, comme ils disent, faire l'ouvrage.

« L'ouvrage » d'un garçon boucher diffère de celui d'un serrurier, par exemple et celui d'un malfaiteur de profession, de celui d'un malfaiteur amateur ?

Donc, même avec l'apparence du plus complet manque d'indices, il y a un indice formel dans le crime lui-même. Maintenant je sais bien que la nouvelle école de police ne procède peut-être plus par rigoureuses déductions, comme l'école vieux jeu du célèbre M. Lecoq ! ou, comme toute la série des policiers qui ont publié des mémoires mouvementés et ficelés comme des mélodrames de d'Ennery. La nouvelle école de police pourrait invoquer les théories que M. Goron émet dans les mémoires si curieux et si alertes qu'il publie actuellement en volumes. M. Goron qui d'ailleurs s'est montré un très remarquable chef de la sûreté, plein de finesse, de courage et de sang froid, a la modestie de mettre les meilleures aubaines de la police à l'actif du hasard.

Voilà qui est encourageant pour les criminels. Où allons-nous grand Dieu si la police elle-même n'est qu'une légende que les policiers tous les premiers démolissent.

Il est vrai qu'en ce qui concerne Prado et Pranzini, les deux tuteurs de filles dont M. Goron rappelle l'histoire dans son dernier volume et que le dernier venu rappelle de façon assez frappante, ils ont été découverts plutôt grâce au hasard que grâce à la police. Ou plutôt la police n'a été que la collaboratrice du hasard. Pranzini arrêté à Marseille, et bien par sa faute, au moment où le service de la sûreté cherchait sa trace en Allemagne. Prado ne tombant entre les pattes des gardiens de la paix que parce qu'il avait été pris en flagrant délit de vol.

Et cependant, M. Goron le sait mieux que personne, il n'y a rien de bête à un moment donné comme un assassin. C'est chose étonnante que la facilité avec laquelle presque tous s'enferment, l'ardeur avec laquelle ils se jettent dans la gueule du loup.

C'est pourquoi ne désespérons pas de voir un jour l'assassin de la rue Pierre-le-Grand tomber à son tour dans les griffes d'une police qu'il ne semble avoir que médiocrement aidée à le rechercher. Personne ne l'a vu, personne ne le connaît (je ne parle pas de la concierge, les concierges ne savent ni ne voient jamais rien du moins de ce qu'elles devraient connaître) eh bien vous verrez tout de même que le jour où il sera arrêté, il se trouvera cent personnes pour crier : « Je me doutais bien que c'était lui ! »

ARSÈNE ALEXANDRE.



NOËL TRISTE

I

Noël ! Noël ! Dans les grands bois,
Les arbres sont couverts de neige ;
Les merles que l'Hiver assiege
Ne sifflent plus au bord des toits.

A l'infini, le ciel morose
S'étend, sans soleil, sans chansons ;
Les fauvelles et les pinsons
Ne volent plus de rose en rose.

Parfois, un moineau met encor
Dans le chemin, sa tache rousse,
Mais on cherche, en vain, sous la mousse,
Les papillons et les fleurs d'or...

Aux bises que Décembre apporte,
L'astre de mon cœur s'est enfui,
Pour moi, sans amour, aujourd'hui,
Tout est fini : la Terre est morte.

II

Noël ! Noël ! En cette nuit
Où, vers nous, Jésus doit descendre
Comme un enfant, parmi la cendre,
Je mettrai mon soulier, sans bruit ;

Et, tandis qu'au loin, dans la plaine
Les cloches diront leur chanson ;
Enveloppant d'un grand frisson
La douleur dont mon âme est pleine.

Quand scintillera, dans le ciel
— Diamant, parmi les nuages —
L'éclatante étoile des Mages ;
Je prierai Dieu pour que Noël

Passant sur la ville endormie
Ramène, durant mon sommeil,
En mon cœur, un peu de soleil
Et le tendre amour de ma mie.

Georges ROCHER.

LIBRE CHRONIQUE

Nos institutrices viennent de se voir interdire officiellement l'usage de la bicyclette, comme étant de nature à nuire à la considération et au respect que leurs élèves ne pourraient conserver à l'égard d'une cyclewoman pédagogique prenant une culotte et ramassant une pelle.

Certaines de ces dames et demoiselles enseignantes osent se plaindre de cette prohibition, alors qu'en l'édictant on les traite comme des reines !

Celle de Hollande, la toute jeune et charmante Wilhelmine, dix-huit ans aux tulipes ! vient de se voir défendre de pédaler par sa mère-régente et le Conseil qui l'assiste sous prétexte qu'une chute malheureuse pourrait faire choir la couronne de son jeune front.

Pauvre petite reinette ! avec ça qu'en promenant pédestrement sa juvénile Majesté, elle ne court pas le risque de glisser sur une pelure d'Orange !

M. Paul Mariéton, vient de fournir aux félibres le décompte des frais occasionnés par les représentations d'Orange, qui ont donné des recettes superbes, par contre il y a eu un fort déficit dans les autres fêtes organisées à cette occasion.

Un bateau avait été loué pour la descente du Rhône. Un prix avait été convenu à forfait. Or, les voyageurs ont été si peu nombreux qu'un déficit de plus de 1.000 fr. reste à couvrir.

Et ce n'est pas trop cher, en égard au tonnage du « bateau » que nous avaient monté ces troubadours en goguette, qui ne méritent guère que des compliments à l'ail pour leurs tentatives anti-patriotiques de résurrection d'un patois séparatiste, aussi barbare que leurs courses de taureaux.

D'autre part, un restaurateur d'Avignon, auquel on avait commandé un banquet de trois cents couverts et qui vit avec stupeur « douze » convives — les douze apôtres de l'aïoli — prendre part à ses agapes, réclame vingt-cinq louis. Il avait fait rotir cent cinquante poulets.

Ce gargotier *ézagère*, comme tout bon méridional ; il s'agit sans doute des cent cinquante canards qui nous ont étourdi des compte-rendus hyperboliques de ces fêtes, qui *fen de brut* comme un essaim de cigales ; mais autant en emporte le Mistral, qui refusa d'y assister, afin de ne pas partager avec le félibre normand, Félix Faure, l'Empire de la brandade et de la bouillabaisse. *Inde iræ.*

Une correspondance donne sur les déménagements qui ont eu lieu vers le 1^{er} octobre, à Berlin, des chiffres étonnants. Il résulte des calculs de la police que ces déménagements ont été de 336.589 !!!

Est-ce que vraiment l'affaire Dreyfus-Esterhazy ferait déménager autant de gens à Berlin qu'à Paris ?

Allons, décidément, il n'est que temps d'y mettre un terme.

Miss Hélène Gould, la fille du roi des chemins de fer, la belle-sœur du comte Boni de Castellane, laquelle a hérité pour sa part de 125 millions de francs sur l'immense fortune de son père, va faire ses études de droit, afin de se faire recevoir avocat.

Cette belle Hélène, plus fortunée que Mlle Chauvin, pourra donc plaider en Amérique où le barreau est ouvert aux femmes, pour l'honneur plutôt que pour des honoraires.

Tandis que chez nous, notre gracieuse et savante doctoresse en droit se voit privée de celui de défendre Robert Macaire contre le procureur-général Bertrand.

Comme si la Justice — Thémis elle-même — n'était pas du sexe féminin !

Mme Mac-Kinley, la femme du président des Etats-Unis, possède une jolie chatte angora qui, il y a quelques semaines, a mis au monde quatre petits. Il s'agissait de baptiser les petits chatons.

Mme Mac-Kinley a donné au dernier le nom de l'ambassadeur d'Espagne à Washington, et l'a fait immédiatement noyer.

Le procédé est vif ; et il ne manquerait plus maintenant que le Président Mac-Kinley ait maille à partir avec les espagnols à propos du « chat » de sa femme !.

FRANC-SILLON.

La dernière farce de Vagnol

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, une première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci : « Que devient Vagnol ?... Conte-moi ses nouveaux exploits. »

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrais, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu ? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu !
— Hélas ! tu ne le reverras plus ici.
— On l'a donc expulsé ?
— Non, il « s'est expulsé » tout seul... Il est mort.

— Mort !... Quel malheur !
— Dis plutôt : quelle délivrance ! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

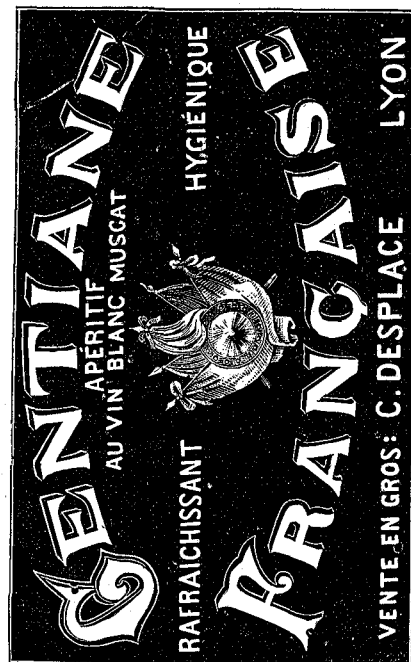
Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendance, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Terrieux de ce siècle.

Il était né fumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grasseyante, lui avait dit :

— « Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais,

MONOLOGUES DE SALON on est sou-
barrassé pour le choix ce
monologues à réciter dans les salons ou réunions de familles.
Nous avons comblé cette lacune et offrons au public
aux prix réduits suivants : 12 monologues assortis pour
jeunes gens au lieu de 6 fr., prix : 3 fr. 50 ; 12 mono-
logues assortis pour jeunes filles, au lieu de 6 fr.,
prix 3 fr. 50. Une série de pantomimes jeunes gens ou
demoiselles, prix : 1 fr. Adresser timbres ou mandats à
M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES,
Rue Saint-Pantaléon. 3, TOULOUSE.



Spécialité de Cafés verts et torréfiés

IMPORTATION DIRECTE
Recommandé par sa finesse et son arôme
RENOUVELÉ CHAQUE JOUR

Conserves de 1^{er} Choix
Prix spéciaux pour CAFETIERS et EPICIERS

H. MARMET, 40, Rue Paul-Bert
DÉPOT GÉNÉRAL

VENISE HOTEL D'ITALIE, BAUER
Maison de premier ordre, sur le Grand Canal, tout près de la place Saint-Marc, 200 chambres. Réputation universelle. Grand Restaurant. Rendez-vous de tous les Etrangers.

Jules GRUNWALD, sen. prop.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

A REMETTRE A LYON.

Maison de 1^{er} ordre.

COSTUMES, CONFECTIONS & FOURRURES

Ecrire. Agence Fournier, Lyon, N° 778.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

APRÈS, PENDANT, AVANT



LA MOUSTACHE

N'a pas d'âge. Jeunes gens qui désirez avoir de la moustache ou de la barbe en quinze jours, faites usage du **Spécifique PICARD.**

Succès garanti et assuré. Nombreuses lettres de félicitations. Prix de cette *Eau miraculeuse* : **2 fr. 25.** Envoyer timbres ou mandats à DELBREIL, hlmiste, rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

FUMEURS !

Ne Fumez qu'un Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sur-Paris (Seine)

Le n° 70 Cahier de 120 feuilles, 0 fr. 05

Le n° 90 — 200 — 0 fr. 10

COUVERTURE ET FERMOIR INUSABLES

Les demander chez tous les débitants de tabac

LE LIVRE DU JOUR

Indispensable à tous, intitulé

LES

ABUS DES HUISSIERS

Cet excellent ouvrage, précédé d'une préface d'Alphonse HUBERT, député de Paris, permet à chacun de contrôler soi-même les actes et exploits d'huissiers dans toutes les phases d'une procédure. — C'est une arme défensive parfaite contre des abus trop fréquents, journellement dénoncés dans la Presse et devant les Tribunaux.

Envoi franco contre mandat de 2 fr. S'adresser au SERVICE CENTRAL de la PRESSE, 13, Rue du Faubourg Montmartre, Paris.

A la même adresse, on se procure également :

Le Guide Bleu des Alpes Françaises

Vol. de 450 pag., illust. de 30 superb. photographies (Coût 3 fr., au lieu de 7 fr. prix fort. — Envoi franco contre mandat de 3 fr.)

croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémités sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ».

Vagnol s'inclina, et comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et résolu à ne pas se marier, il remit, quelques mois plus tard, son étude. Il put, dès lors, suivre librement sa vocation. Pendant vingt ans elle s'exerça aux dépens de ses compatriotes. Parmi ses victimes figuraient, en première ligne, les habitués du *Café des Dauphins* ; mais, en vertu d'un serment solennel auquel on l'avait contraint en le menaçant du sort de Fualdès, il leur réservait les farces anodines dont nul ne songeait à se fâcher.

Pourtant, malgré son aplomb, il n'avait jamais osé lancer la moindre plaisanterie à l'adresse de M. Maigrinet, un petit bonhomme à la physionomie grincheuse, au regard sournois, veuf depuis longtemps, et que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu sourire. Vagnol, au bout de dix ans, gardait encore dans l'oreille l'intonation féroce des paroles suivantes :

— « La première fois que vous vous permettez de me faire une blague, je vous couperai les oreilles ; la seconde, je vous casserai une patte... celle que vous voudrez ; et la troisième, comme je n'ai pas l'intention de passer mon temps à vous mutiler, je vous brûlerai purement et simplement la cervelle... Vous avez bien compris ? Vous savez que je ne plaisante pas, moi ! »

Vagnol, qui craignait les coups comme Panurge, s'était tenu pour averti. Il avait prudemment écarté Maigrinet du champ de ses opérations. A peine lui adressait-il la parole, dans la crainte de ne pouvoir, à l'occasion, résister à un subit et regrettable entraînement.

Cette exclusion n'avait pas échappé à ses compagnons de soirées. Elle était pour eux un sujet tout indiqué de railleries, quand il poussait parfois la vantardise jusqu'à prétendre qu'aucun de ses contemporains n'était à l'abri de ses atteintes.

— Et Maigrinet ? criait-on à la fois de tous les côtés, et Maigrinet ?

— M. Maigrinet est à part... je respecte ses cheveux blancs.

— Avez-vous respecté les nôtres ?

— J'ignore leur nuance. Vous êtes tous chauves comme des pommes d'escalier.

Sans le laisser paraître, Vagnol sentait que sa réputation était en jeu, et qu'à ménager ainsi le farouche Maigrinet, il risquait de descendre du piédestal où l'avaient placé, non pas l'admiration ; mais les ranunces de la plupart de ses concitoyens. Aussi résolut-il de frapper un grand coup.

Et, un soir, négligemment, il laissa tomber ces mots :

— Si je voulais, je ferais croire à Maigrinet qu'il est aveugle !... Mais je ne veux pas, à cause de ses cheveux blancs.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur de lui, répondit un des assistants.

— Eh bien, vous allez voir ça tout à l'heure, quand il arrivera. Mais que la responsabilité du crime auquel vous me poussez retombe sur vos têtes. Comme feu Pilate, je m'en lave les mains... Une recommandation : puisque vous êtes mes complices, vous obéirez aveuglement, c'est le cas de le dire, à mes ordres... Silence, messieurs, voilà notre victime.

Maigrinet, sa canne sous le bras, l'air aussi hargneux que d'habitude, venait de faire son apparition. Comme la température était fraîche, il était enveloppé d'un long

pardessus, une antique houppelande grise, qui lui descendait presque jusque sur les talons.

Vagnol s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Comment va ce cher ami ?

— Très bien, répondit Maigrinet, d'un ton sec, en se débarrassant de sa canne et de son pardessus.

Il prit un journal qui traînait sur une table, et vint s'asseoir près du poêle.

Vagnol le suivit.

— A votre âge, fit-il, vous lisez encore sans lunettes ?

— Puisque je vois aussi bien qu'à vingt ans.

— Vous avez de la chance. Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant. Ne fatiguez pas, cependant, votre vue.

— Elle durera bien autant que moi.

— On croit cela, et puis, un beau jour, un accident arrive, bonsoir ! la lanterne est éteinte.

Maigrinet, qui venait uniquement pour lire les journaux, eut un geste d'impatience. L'ex-avoué, ne jugeant pas à propos d'insister, s'éloigna et vint prendre place à une table où se tenaient trois de ses amis.

— Faisons-nous une manille ?

— Si vous voulez.

On se mit à jouer. Un quart d'heure après, on entendit une espèce de grognement. Un des joueurs, se penchant pour voir sous la table, demanda :

— Est-ce qu'il y a un chien, ici ?

— Non, dit Vagnol, en jetant ses cartes, c'est notre ami Maigrinet qui ronfle... Regardez, le sommeil de l'innocence. J'ai presque envie de l'épargner... Enfin, *alea jacta est* ! Messieurs, je compte sur votre concours ; rabattez les rideaux, éteignez le gaz.

La salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— Et maintenant, à vos jeux ; surtout ne trichez pas. Annoncez fort, plus haut que ça... Très bien.

Tous avaient compris, et, par des annonces fantastiques, firent semblant de jouer. Vagnol, de son côté, criait comme un forcené. Sa voix éclatait en coups de tonnerre. Les minutes s'écoulaient. Quelques assistants, malgré leur bonne volonté, commençaient à trouver que la plaisanterie se prolongeait outre mesure. Ils n'osaient bouger, dans la crainte de s'éborgner ou de renverser les tasses. Ils restaient sur leurs chaises, droits comme des piquets, avec des fourmillements dans le dos et le long des jambes.

Mais un cri désespéré, un cri effroyable, qui n'avait presque rien d'humain, les fit sursauter sur leurs sièges.

— Oh ! mon Dieu !... je suis aveugle !

— Avéugle ! s'écria à son tour Vagnol, ce n'est pas possible. On ne perd pas la vue en cinq minutes.

— Quand je vous dis que je n'y vois rien, rien, c'est affreux !

— C'est la fraîcheur de la soirée... ou la clarté du gaz qui aura subitement paralysé votre nerf optique.

— Je vous en prie, allez vite chercher un médecin.

— Malheureux ! vous ne songez donc pas au gaz ? C'est à la lumière du jour seulement qu'on pourra examiner vos yeux. Ne vous désolerez pas, une nuit est bien vite passée... Nous ne voulons pas vous abandonner ainsi ; je vais vous reconduire. En attendant, à cause de la fraîcheur, je crois qu'il serait prudent de vous bander les yeux. Tenez, j'ai justement un mouchoir propre. Ne bougez pas, je vais vous mettre moi-même le bandeau.

A tâtons, Vagnol lui appliqua sur les yeux l'épais et large mouchoir qu'il avait apporté en prévision ; puis, tout bas, il ordonna de

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

rallumer le gaz. Maigrinet ne s'aperçut de rien. Il avait la face affreusement contractée. Il ne cessait de gémir.

— C'est féroce, murmura un des assistants ; j'ai envie de lui arracher son bandeau.

Un regard terrible de Vagnol le cloua sur place.

— Allons, je vais vous accompagner. Enfilez votre pardessus ; voilà votre chapeau, votre canne. Ne touchez pas votre bandeau, car vous allez être obligé peut-être de garder, pendant quelques jours, la chambre noire.

— J'y resterai six mois, s'il faut, pourvu que je recouvre la vue.

— Espérons que la guérison ne sera pas aussi longue, ajouta l'ex-avoué, en prenant le malheureux par le bras.

Ils sortirent, suivis à distance par quelques habitués du café.

(A suivre.)

Eugène DREVETON.

NOS ANALYSES

LA REINE DE SABA

Opéra en cinq actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Ch. Gounod.

1^{er} ACTE

L'atelier d'Adoniram. — Chargé de la construction du Temple, Adoniram demande à Dieu de lui donner l'inspiration et le talent nécessaires pour mener son œuvre à bonne fin, lorsque son élève Benoni lui apporte l'ordre du roi d'avoir à suspendre ses travaux. Jérusalem est en fête. La jeune reine de Saba est venue rendre visite au roi Soliman.

Adoniram, qui n'ignore pas la beauté de la reine Balkis, poursuit cependant le travail qu'il a entrepris lorsqu'il est de nouveau dérangé par l'arrivée de trois de ses ouvriers : Phanor, Amrou, Methousaël qui viennent lui demander un salaire plus fort et le mot de passe jusque là réservé aux maîtres.

Adoniram s'emporte et leur reproche d'ameuter les ouvriers lorsque survient Sadoc envoyé par le roi qui se plaint de l'absence d'Adoniram et par la reine qui désire le voir. Adoniram sort suivi de Sadoc et de Benoni.

Restés seuls Methousaël, Phanor et Amrou furieux de l'accueil qui leur a été fait par Adoniram, jurent de se venger de lui.

1^{er} ACTE (2^e tableau)

Jérusalem. — Balkis, la Reine de Saba sort du temple accompagnée de Soliman. Le peuple fait entendre des chœurs sur le passage du cortège, Soliman réclame à Balkis l'anneau qu'elle lui a promis, celle-ci le lui remet et demande à ce que l'auteur des merveilles qui frappent ses yeux lui soit présentée.

Adoniram arrive suivi de Sadoc et de Benoni, il salue le roi et la reine et prétexte, pour s'éloigner que son travail le réclame, la Reine le retient et témoigne le désir de le féliciter devant tous ses ouvriers.

Le roi objecte en vain qu'il est impossible de rassembler

« Les flots de cette mer humaine, »

Adoniram gravit les degrés du Temple, se tourne vers la foule et de la main droite, trace dans l'air le T symbolique.

Un grand mouvement se fait aussitôt dans la multitude, Soliman voit avec terreur la force dont dispose Adoniram et craint pour sa royauté.

Les corps de métiers défilent — Balkis détache de son cou un magnifique collier de perles où s'attache un soleil en pierreries et le passe au cou d'Adoniram.

2^e ACTE

Le Plateau de Sion. — Les ouvriers préparent l'airain qui, une fois en fusion, doit passer dans le moule. Adoniram songe à Balkis.

Il interrompt son rêve et va diriger la manœuvre quand une fanfare annonce la venue du Roi et de la Reine.

Soliman et Balkis veulent assister à l'œuvre colossale qui doit décider de la gloire d'Adoniram, ils en attendent avec anxiété le résultat quand Benoni vient dire que tout est perdu. Phanor, Amrou et Methousaël ont trahi le maître, le moule est brisé, l'airain en fusion retombe en pluie de feu sur la foule.

Balkis épouvantée se réfugie dans les bras de Soliman qui saisit cette occasion pour lui déclarer son amour.

Adoniram surprend cet aveu et fuit éperdu ; tout-à-coup du milieu des débris la vasque apparaît entourée des génies de feu, armés de leviers et de marteaux.

3^e ACTE

Le Lavoir de Siloé. — Les suivantes de Balkis chantent l'aube matinale. Une troupe de jeunes filles juives vient les rejoindre — après les chants, les danses. — Le ballet est interrompu par l'arrivée de Balkis et de Sarahil, sa suivante.

Balkis veut se reposer et rester seule — Le chœur s'éloigne — La Reine regrette le serment qu'elle a fait à Soliman, c'est Adoniram qu'elle aime.

Abattu, déshonoré, Adoniram lui rapporte précisément le collier de perles qu'il a reçu d'elle, la Reine cherche à relever son courage ; elle ne peut taire plus longtemps l'amour qu'elle éprouve pour lui.

A cet instant, Benoni vient annoncer au Maître que son œuvre est debout : les Djinns ont achevé la tâche.

Balkis oblige Adoniram à reprendre le collier et lui demande s'il est vrai que les Djinns le protègent. Celui-ci fait toucher à la reine l'escarboucle qui brille à son turban : Cette escarboucle le fait l'égal de Balkis, mais le secret doit en être gardé.

Adoniram invoque Tubal-Kain et lui demande de déjouer les complots formés contre lui.

Amrou, Phanor et Methousaël apparaissent et de la main désignent Adoniram et la Reine.

4^e ACTE

Mello — La Salle du palais d'été de Soliman — Chœur et danse. — Soliman s'é-

A LA
**GRANDE
MAISON**

SUCCURSALE
DE LYON

Place de la République

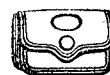
VÊTEMENTS

Tout faits et sur mesure

CHAPELLERIE - CHAUSSURES

Chemises. Cravates

GANTS



VOULEZ-VOUS un Porte-Monnaie

Solide et Pratique, achetez le **TANNEUR** (sans couture) à Lyon-Echo, r. de la République, 61
FRANCO POSTE : en veau russe 2.45 ; en maroquin 1.95
Vente en gros : BONNARDEL, tanneur, LYON.



VOULEZ-VOUS des Serviettes

une Sacoche de voyage, un Carnier de chasse, une Sacoche de bicyclette sans couture (même fabrication que le porte-monnaie)
Le Tanneur, véritables solides et pratiques, achetez ces articles au **SANS COUTURE**, 61, r. de la République, Lyon. Vente en gros : C. BONNARDEL, tanneur, Lyon.

1^{er}

ANTICOR VÉTAR le plus pratique, le plus énergique ; se conserve indéfiniment et sous tous les climats. **JACQUET 1, rue Vendécour, Lyon**, franco poste, 1 fr. la feuille.
SE TROUVE PARTOUT

ÉLECTRICITÉ

Installation de Sonneries électriques, Téléphone, Porte-voix, Appareils électriques de sûreté contre les malfaiteurs

PARATONNERRES LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Pose soignée — Prix avantageux

FOURNITURE DE TOUS APPAREILS ÉLECTRIQUES
ET Téléphones DE RÉSEAU, ETC.

Maison **CHOLLET et REZARD**

CHOLLET, Succ^r

10, rue Bellcordière et rue Tupin, 28

LYON

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les **CIGARETTES ESPIC**
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
Tous les Pharmaciens, 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

tonne de n'avoir pas revu la Reine. Resté seul il s'abandonne à la jalousie. Sadoc lui annonce trois hommes venus pour démasquer un traître.

Amrou, Phanor et Methousaël viennent lui dire qu'Adoniram est chez la Reine — fureur de Soliman

Adoniram s'avance triomphalement, Soliman va au-devant de lui et pour le récompenser de l'achèvement du Temple, met ses trésors à sa disposition.

Adoniram refuse toute récompense, et persiste à s'éloigner. Ne pouvant le fléchir le roi le menace.

Adoniram lui répond qu'à cent mille ouvriers il dicte sa loi et que sur un seul signe de lui, Sion serait en flammes, puis il se retire pour éviter le courroux de Soliman.

Balkis arrive, la cour s'éloigne et la laisse seule avec Soliman qui lui fait part de ses soupçons et réclame ses droits de roi et d'amant. Il entoure Balkis et l'attire à lui avec passion.

A l'appel de Balkis, Sarahil qui redoutait un piège et se tenait aux écoutes, arrive sans être vue de Soliman et verse un narcotique dans la coupe du Roi.

« Je bois à nos amours, Balkis, je bois à toi »

S'écrite le roi en prenant la coupe qu'il vide d'un trait et rejette loin de lui.

Il s'endort. Balkis lui arrache du doigt l'anneau qu'elle lui avait donné.

5^e ACTE

Le Ravin du Cédron — sillonné d'éclairs — la foudre gronde — Adoniram attend la Reine.

Methousaël, Amrou et Phanor viennent de nouveau lui réclamer le mot des maîtres et devant le refus qu'il leur oppose, ils le poignent et s'enfuient.

Balkis survient et reçoit le dernier soupir d'Adoniram. Elle lui passe au doigt l'anneau des fiançailles qu'elle a repris à Soliman.

Les esclaves et les serviteurs arrivent portant des torches et suivis par la foule des ouvriers : Balkis leur montre le cadavre d'Adoniram.

Emportons dans la nuit vers un autre rivage
Les restes vénérés du maître qui n'est plus !
Et que son nom divin soit redit d'âge en âge
Jusqu'aux derniers jours des siècles révolus !

Les rochers disparaissent et font place au palais des génies du feu qui ont terminé l'œuvre d'Adoniram; le peuple est agenouillé devant cette vision.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2124 du 11 décembre 1897

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Musique*, par A. Boisard. — Variété : *Almanachs d'aujourd'hui*, par Léo Claretie. — *Les musées inconnus ; le garde meuble*, par G. Lenôtre. — *Causerie financière*, par X. — *Le Public au Ministère de la Guerre*, par N. Nozeroy. — *La nouvelle gare des Invalides*, par L. de M., etc.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Caricature à l'Etranger, Bibliographie, etc.

Nouvelle illustrée : *Navarine-Navarette*, par A. de Gériolles, illustrations de Dedina.

Le numéro : 50 centimes

LA SYLPHIDE

Revue littéraire

Alexandre Michel, secrétaire, place d'Armes, Voiron (Isère).

Sommaire du numéro de novembre

Pensées d'automne, Paul Bourget. — *Cantique*, Gabriel Vicaire. — *A la Chanson*, Ernest Chebroux. — *Amitié*, Marie Boulanger. — *Le retour du marin*, Germain Cuguillière. — *Aube d'amour*, André Recoura. — *Hommage à François Coppée*, Mme Eugène Rouleaux des Houx. — *Souvenir du cœur*, C. Bellanger. — *Pourtraict*, Charles Laubies. — *La Semeuse d'étoiles*, Félix de Mounecove. — *Réveil*, Frédéric Picot. — *Consolation*, Armand Mounet. — *Sidi-Brahim*, Lucie Poitrene. — *La Maison natale*, Louis Brû. — *Jobéïs*, Emile Langlois. — *Hiver*, Jules Réthoret. — *Confidences de fleurs*, Louis Oppepin. — *Le Capitaine Croquemitaine*, Charles d'Andrée de Renoard. — *Bibliographie*, Ernest Chalamel.

L'AMI DU CHANTEUR

Du 10 décembre 1897

Rédacteur en chef: Henry Hazart

Notre-Dame des Voyageurs, pièce à dire, par Eugène Ballet. — *Sur la rive gauche : Le Procopé*, journal parlé. — *Les Disparus : Philippe Théolier ; Eugénie Laugé*. — *Les fleuves de France*, chanson, paroles de Philippe Théolier, musique d'Eugène Hyard. — *La Bibliothèque musicale : Faust*. — *La chanson moderne*. — *Théâtre de Société : Pour dire en famille*, recueil de monologues, par Léon Delmotte. — *Histoire de la chanson moderne : Jamais et toujours*, chanson, par Brazier.

Le Numéro : Dix Centimes ; Abonnements : un an : 6 francs ; six mois : 3 fr. 50 ; H. GEOFFROY, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

N^o du 12 Décembre 1897

SOMMAIRE

Causerie. — Les soins du visage. — Les lèvres. — La maigreur. — Les cheveux. — Les duvets et les épilatoires. — Les rides. — Les ongles. — Les sachets. — Chronique de l'élégance. — Le maintien. — *L'Ami de mon époux* : Chanson par Octave Pradels. — *Le Malheur de tante Ursule*, par M. Georges Ohnet, etc., etc.

Le numéro : 10 centimes.

Paris, 34, rue de Lille, Paris.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, et les jeudis et dimanches, à 3 h., représentations équestres variées.

Au programme : L'extraordinaire jongleur mondain Farini, la plus grande attraction de l'époque. — Les Cécé-Mée, famille aérienne. — Le trio Onllaw, équilibristes de 1^{er} ordre, etc., etc.

GASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 h. Dimanches et fêtes, matinée à prix réduits.

Au programme : Louis Wraïin, de l'Olympia de Paris ; le comique Leclerc ; Mme Ali-dorf, etc

SCALA-BOUFFES

La belle Cent-kilos, les Dorsell-Myress, B. Block, Boisset et sa meute. Au premier jour, Chavat et Girier et les Troubadours toulousains.

ELDORADO

33, cours Gambetta.

Tous les soirs à dix heures, Polin dans ses créations. Succès grandissant de la *Tziganie dans les Ménages*. Au premier jour, *Un Mariage franco-russe*, grand ballet nouveau.

GUIGNOL DU GYMNASSE

30, quai Saint-Antoine, 30,

Tous les soirs la *Dame blanche*, parodie en 2 actes. Mardi 14 décembre, première représentation de *Guignol à la cour de Russie*, pièce à grand spectacle en 7 tableaux.

Dimanche, à 2 heures, matinée de famille.

MÉNAGERIE DICKMANN-PEZON

Représentations tous les soirs avec les pouses des dompteurs Marius Auger et Dickmann.

Matinée à 3 heures, dimanches et jeudis.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)
AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Cinghalais : Danse des couteaux ; Prestidigitateur ; Lourdes : Transport des malades ; Une Procession ; Sortie de l'Eglise du Rosaire ; Incendie d'un tas de bois ; Entrevue de Napoléon et du Pape ; Le Cigare introuvable (redemandé).

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Revue Financière Hebdomadaire

Les affaires sont fort actives et la tenue des cours est très satisfaisante.

Nos rentes se sont avancées : le 3 0/0 à 104 ; le 3 1/2 0/0 à 106,77.

Le Crédit Foncier se traite à 655 ; le Crédit Lyonnais à 794.

La Société Générale vaut 530 et le Comptoir National d'Escompte 588.

Les fonds étrangers sont pour la plupart en hausse.

Au Comptant, les obligations des Chemins de fer Economiques sont demandées à 467.

L'Action Bec Auer est ferme à 750.

L'action de la Société d'Héraclée se traite activement à 615.

Les obligations Salonique-Constantinople sont recherchées à 285 et les Smyrne-Casaba à 376.

En Banque, l'action de la Société Continentale se négocie à 144,50.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La correction avec laquelle la *Nationale-Vie* tient ses engagements est connue de tous. Les concurrents étrangers se chargent de le démontrer. Ils distribuent à profusion une brochure condamnée le 23 juin 1896 par la Cour de Paris dans laquelle sont relatés les procès soutenus par les Compagnies françaises à l'occasion des règlements de sinistres. La *Nationale-Vie* n'y est citée que trois fois.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
PARFUM
PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

LE FLORIGENE
ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Comfort. — LYON

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE